
DU CHAMANISME D'APRÈS LES CROYANCES DES YAKOUTES

Author(s): Wenceslas Sieroszewski

Source: *Revue de l'histoire des religions*, 1902, Vol. 46 (1902), pp. 204-233

Published by: Association de la Revue de l'histoire des religions

Stable URL: <http://www.jstor.com/stable/23660977>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de l'histoire des religions*

JSTOR

DU CHAMANISME

D'APRÈS LES CROYANCES DES YAKOUTES

Mémoire présenté au Congrès International d'Histoire des Religions en séance de section, le 3 septembre 1900.

Les Yakoutes représentent un des petits embranchements des races touraniennes : ils parlent un dialecte d'origine touranienne. Ils occupent une contrée dont la superficie est égale à plusieurs fois celle de la France : mais leur nombre ne dépasse pas 300.000 âmes. C'est un peuple surtout pasteur : dans les provinces les plus septentrionales, ils s'occupent en outre de pêche et de chasse ; dans les provinces du sud, ils se livrent un peu à la culture de la terre. Ils élèvent principalement des chevaux et des bêtes à cornes : c'est le seul peuple sur la terre qui ait su se livrer à cet élevage dans un pays aussi avancé vers le nord. Ils sont intelligents et endurcis. Leur première patrie était située plus au midi : il y a bien des raisons de croire que c'était l'Asie Centrale. A peu près au commencement de l'ère chrétienne, ils furent refoulés vers le nord et rejetés loin de leur berceau, dans leur patrie actuelle. Séparés du reste du monde par une large ceinture de montagnes et de déserts, ils ont conservé des vestiges très curieux d'un passé maintenant obscur pour nous, comme institutions, croyances et coutumes. Au xvii^e siècle, ils ont été soumis à la Russie.

Il y a très peu de temps que les Yakoutes se sont conver-

tis à la religion chrétienne du rite oriental. Leur conversion s'est effectuée lentement, progressivement. J'ai connu des vieillards dont les pères étaient encore païens et qui eux-mêmes n'avaient reçu le baptême qu'à un âge avancé de leur vie. A l'extérieur du moins, ils mettent assez de ferveur à suivre les rites de la religion chrétienne ; tous savent faire le signe de la croix. Cependant, l'ancienne religion des chamanes règne toujours puissante dans l'esprit des indigènes et, en secret, *ils n'ont pas cessé de se livrer aux cérémonies prohibées du rite chamanique.*

La religion chamanique est une forme de cet animisme que l'on retrouve dans toutes les sociétés primitives. C'est une étape longue et importante dans l'évolution des idées de l'homme sur le monde, sur l'âme, sur la vie. C'est le premier effort de l'homme dans sa lutte contre les forces implacables de la nature, de même que le clan est le premier échelon entre la horde sauvage et la société.

On sait que les tribus innombrables, touraniennes et mongoliques, qui ont plusieurs fois bouleversé l'Europe, croyaient au chamanisme. On a retrouvé des incantations chamaniques dans les inscriptions cunéiformes des Mèdes à Suze. Vambéry cite toute une série de cérémonies chamaniques (jeux de tambourin, danses du feu) en pratique chez les anciens Sak-Uygur, car c'est ainsi qu'au VI^e siècle de notre ère fut accueilli l'ambassadeur grec Zemarch par leur chef Dizabula¹.

Dans les opulentes villes touraniennes, le chamanisme a atteint un haut degré de développement.

Avant l'introduction du bouddhisme, le chamanisme était la religion de la cour des Tchingizides où les « kam » (chamanes) exerçaient une grande influence. De leurs prophéties dépendaient par exemple l'ouverture des hostilités, les déclarations de guerre, les retraites, au premier abord incompréhensibles, des hordes victorieuses. De nos jours même,

1) Vambéry : *Das Türkenvolk*, p. 13.

le chamanisme a des millions d'adeptes en Asie, en Afrique, en Amérique. De même que dans la vie civile nous nous heurtons à tout moment à des institutions qui ont pris naissance dans les formes sociales primitives du clan, de même dans la vie intellectuelle nous rencontrons à tout moment des idées chamaniques.

Les Yakoutes n'ont que des idées très vagues sur la destinée de l'homme après sa mort ; cette question ne les a jamais beaucoup intéressés. On ne trouve pas chez eux de conceptions originales du paradis et de l'enfer : ils se sont assimilés ces idées en se convertissant au christianisme. Ils appellent le ciel *yrei* et l'enfer *ad*, dénominations tirées du russe. Quand ils parlent de l'enfer, ils disent qu'il est situé « au delà du huitième ciel, au septentrion, dans une contrée où règne une nuit éternelle, où souffle sans cesse un vent glacial, où brille le pâle soleil du nord, où la lune ne se montre que renversée, où les jeunes filles et les jeunes gens restent éternellement vierges, où les cavales repoussent les étalons, où les génisses dédaignent les taureaux, où se dressent des maisons de pierre et de fer, étroites au sommet, larges à la base, grosses au milieu ». On peut y aller, mort ou vif, non pour y expier ses péchés, mais par l'effet d'un hasard malheureux. On peut avoir une vie exempte de tache et y être entraîné par un mauvais esprit se trouvant dans votre voisinage au moment de votre mort. Il en résulte qu'il est prudent d'avoir souvent recours aux incantations et aux talismans des sorciers : il faut veiller à écarter les esprits afin que jeunes filles et jeunes gens puissent s'unir entre eux, que les chevaux et le bétail puissent être bien soignés, afin qu'il ne se produise pas quelque-une de ces grandes injustices qui remplissent le cœur de l'homme d'un désir implacable de vengeance.

Cependant, ces idées ne sont pas partagées par tous les Yakoutes : la plupart d'entre eux ne pensent même pas à une vie future. Certains me disaient que c'était « un voyage éter-

nel dans un désert sans bornes, à pied ou sur la bête mortuaire (en yakoute : *hailiga*) tuée par les parents. Selon d'autres il existait sous la terre un autre monde exactement semblable au nôtre, avec des prairies, du bétail, des hommes. On peut y parvenir si on découvre le petit orifice laissé par les habitants du monde souterrain pour leur ventilation (Kangalas oriental, 1891). Rien d'affreux en perspective : mais il est vrai, aucune riante espérance. Ce qui nous attend doit être pire, car c'est l'inconnu : ce ne peut être meilleur que l'instant de notre mort. L'homme emporte avec lui sa destinée, ainsi que les ustensiles, les vêtements, les vivres qu'on a mis dans sa bière. D'où l'antique usage chez les Yakoutes de tuer les chevaux, les esclaves, les concubines sur la tombe de leur maître.

La mort naturelle n'effraye point les Yakoutes. Ils craignent cependant la mort violente, car elle les envoie grossir le nombre de ces « hommes et femmes éternellement vierges » qui n'ont pas rempli le rôle qui leur était assigné dans la vie, qui n'ont pas fait usage de toutes leurs forces. C'est pourquoi les victimes des suicides, des meurtres et des accidents se changent toujours en esprits malfaisants, en spectres errants.

Le culte du feu et le culte de la vie sont les fondements des croyances des Yakoutes. Ils sont en général tranquilles à leur lit de mort. « La fin est venue », murmurent-ils avec une sombre humilité. Mais ils veulent absolument savoir si leur mort est irrévocable. Ils interrogent tous ceux qui pourraient leur donner quelque renseignement, le chamane, le prêtre, l'enfant, pour savoir si c'est vraiment la fin, et si toute lutte est vaine. J'ai été témoin d'une scène étrangement tragique : une jeune femme de 22 ans, belle, éprise de vie, se mourait. Partagée entre l'espoir et le désespoir, elle résolut d'en avoir le cœur net : elle appela son enfant, âgé de quatre ans et lui demanda : « Vais-je mourir ? » Le petit Yakoute regardait sa mère avec étonnement : le plus profond silence régnait dans la « yourte ». Les yeux de la malade brillaient

d'un éclat fiévreux, ses mains tremblaient... L'enfant hésitait. Enfin, il dit : « Oui, tu vas mourir ! » La malade pâlit affreusement, mais se calma aussitôt. Elle se fit laver, peigner, vêtir de sa plus belle robe ; elle bavardait tranquillement, doucement, presque gaiement, avec les personnes qui l'entouraient, leur distribuant des souvenirs (en yakoute *kräräska*). Les hommes et surtout les femmes chez les Yakoutes se font faire cette toilette avant de mourir, pour que leur corps ne soit pas une cause d'embarras pour les autres.

Les Yakoutes ont horreur des cadavres, même de ceux de leurs plus proches parents. Les mourants s'efforcent de rendre leurs derniers moments le plus agréables possible. « Envoie-moi du beurre fondu, de l'eau-de-vie, de la viande, si tu en as. Je meurs et je veux encore goûter de tout ce qu'il y a de bon sur cette terre », me faisait dire par ses neveux un voisin pauvre, le menuisier Marsatyng (*Ulus* de Nam, 1887). Deux riches indigènes, à la mort desquels j'assistais, quelques heures avant d'expirer, quand ils se surent irrévocablement condamnés, firent tuer leurs meilleurs chevaux et firent un festin de leur viande en compagnie de toute la famille.

Aucun remords de leurs mauvaises actions, aucune crainte de châtiments, aucun désir de récompense : tout au plus, un Yakoute peut-il souhaiter de dormir en paix jusqu'à la fin des siècles, froid comme la glace dans sa terre glacée, sous une tombe élevée par des mains amies, surmontée d'une croix en bois et d'entendre le doux murmure des vieux arbres, ses bons amis, et de sentir la vie fleurir tout à l'entour. « C'est dur de mourir dans une terre étrangère », me disaient-ils quelquefois.

Il faut tuer une bête (*håiliga*) pour que l'âme atteigne plus aisément le royaume de l'éternel repos, pour qu'elle franchisse cette « plaine infinie » autrement qu'à pied. Naturellement, les chevaux gras, les taureaux sont tout désignés à cet effet ; mais tout le monde n'en a pas les moyens. Quant aux vaches et aux veaux, les âmes des morts sont réduites à

les pousser devant soi ou à les traîner avec une corde attachée autour des cornes : cela vaut pourtant mieux que rien. La viande du « haïliga » est mangée par les gens de la maison, par les menuisiers qui ont fait la bière, par les fossoyeurs, enfin par les voisins qui viennent en foule présenter leurs condoléances. Le plus pauvre Yakoute n'hésitera pas à sacrifier son unique pièce de bétail pour les funérailles d'un membre de sa famille.

« Si tu veux que nous nous chargions de cet ouvrage, disaient des Yakoutes au Cosaque Këniourach qui voulait élever une tombe à un frère qu'il venait de perdre, il faut absolument que tu tues un veau ou un renne. Il n'y a pas eu de sang versé sur la tombe de ton frère, nous avons peur » (Wierchoïansk, 1884). Si à la mort d'un riche Yakoute, la famille ne sacrifie comme « haïliga » qu'une bête sans valeur, les esprits vont tourmenter le défunt et vont lui crier : « Quoi donc !... rien que cette pauvre bête ! Ta mort, tes « haïliga » ! *Et le défunt à son tour* ne manquera pas de se venger sur les vivants (Nam, 1887).

Quand l'agonie est pénible, on place auprès du mourant une cuvette pleine d'eau « pour que l'âme puisse se baigner en sortant du corps » (*Ulus* de Nam, 1888). D'ailleurs cette coutume semble ne s'être introduite chez les Yakoutes qu'avec le christianisme.

Le mort, lavé et habillé dans ses vêtements les plus neufs et surtout dans des *chaussures neuves*, est installé sur un banc, dans un coin de la chambre, sous les images saintes. Il y reste exposé pendant trois jours. Pendant ce temps, les Yakoutes se conforment aux rites chrétiens : on brûle de l'encens, les riches louent des lettrés pour lire le psautier, appellent les prêtres orthodoxes pour réciter les prières des morts et pour bénir le corps. En même temps, dans la même « yourte », on confectionne hâtivement une bière ; d'autres creusent une fosse à l'endroit désigné par le défunt ou bien sur la colline mortuaire. La fosse doit avoir une profondeur d'au moins une toise ou bien une toise et quelques

pieds. Il faut, en effet atteindre les couches où ne se produit jamais le dégel, de façon que le corps et les effets puissent se conserver plus longtemps. « Le mort sera très ennuyé, quand retentira la trompette du jugement dernier, de se montrer devant la foule assemblée avec un corps pourri et des vêtements troués », me disaient les Yakoutes pour m'expliquer la profondeur des fosses, confondant dans leurs arguments les idées païennes avec la croyance chrétienne à la résurrection finale. Voici comment l'imagination des Yakoutes conçoit le tableau du jugement dernier :

« Quand arriveront les derniers dix siècles, un ange avec une trompette (*troubalah*) volera au-dessus des terres. Un grand déluge se produira qui lavera la terre : les corps des morts flotteront à la surface des eaux.

« Il faut donc enterrer les morts à une toise sous terre pour les empêcher de se décomposer. Si sur la tombe il n'y a point de croix ni aucun monument funéraire, l'ange ignorant la présence en ce lieu d'un corps enfoui, ne le réveillera pas. Voilà pourquoi nous mettons des signes sur les tertres funéraires » (*Ulus* d'Aldan Bajagantos, 1885).

Dans certains parages, il existe une singulière coutume : on enlève au mort tous les objets métalliques qu'il a sur lui : boutons, ornements, on enlève tout ; on met à la place de petites lanières de cuir. On ne laisse sur le cadavre que la croix et le bracelet conjugal ; aux femmes on laisse aussi les boucles d'oreilles. Mais encore ne faut-il pas que ces derniers objets soient en argent ; ils ne peuvent être qu'en bronze ou en plomb. Les vrais croyants ne les font même qu'en corne ou en os. Ce n'est pas par avarice qu'ils agissent ainsi, car en même temps ils mettent dans le cercueil une marmite en cuivre, des ciseaux, une hache, des armes, des ustensiles de ménage, etc., etc. Les objets de valeur qu'on donne aux morts ne doivent pas être cassés ni avariés, pour qu'ils ne puissent pas s'en servir contre les vivants (*Ulus* de Kolym, 1883).

Quant aux selles, javelots, arcs et autres objets de travail,

on les sème sur les tertres funéraires. On met des jouets dans les cercueils des enfants et on suspend leurs berceaux sur des arbres, non loin de la tombe. Personne n'accompagne les morts au cimetière. Les fossoyeurs emportent les corps sur des traîneaux, se hâtent de les enterrer et de revenir au village, après avoir brisé et jeté sur le tertre les pelles, les traîneaux, les pieux, en un mot tout ce qui a servi aux funérailles. Quand ils reviennent du cimetière, ils se gardent bien de se retourner et, avant d'entrer dans la « yourte », ils se purifient au feu des copeaux de cercueil.

Quant aux « chamanes » et « chamanesses », leurs funérailles se font de la même manière ; seulement, on n'appelle pas les prêtres chrétiens et on choisit leur lieu de repos dans quelque endroit désert, fréquenté par les esprits. On suspend quelque part dans les alentours leur tambourin de sorcier et leur armure enchantée (*Ulus* de Nam, 1889). On les enterre la nuit avec la plus grande hâte possible : on évite soigneusement leurs tombes.

En général, un cadavre non inhumé remplit les Yakoutes de crainte et d'horreur ; toute la nature en ressent de l'inquiétude : il s'élève des vents violents, les ouragans hurlent, les feux brûlent, on entend des bruits, des cris mystérieux... Si c'est un chamane qui est mort, ces manifestations prennent des proportions fabuleuses (*Ulus* de Nam, 1888).

Si, après l'enterrement, le vent se met à souffler, c'est bon signe, car le vent va balayer toutes les traces du mort qu'aurait pu suivre plus d'une âme vivante (*Ulus* d'Aldan Baïan-gataï, 1885).

Naguère, les Yakoutes mettaient leurs morts dans des caisses étroites qu'ils suspendaient à des arbres ou qu'ils installaient sur des plateformes qu'ils nomment « arakas ». On retrouve encore de ces « arakas » dans les forêts. Dans les derniers temps, on n'agissait ainsi qu'avec les corps des chamanes. Il semble que les Yakoutes ont emprunté cette coutume aux peuplades du nord. Dans leurs légendes, on fait mention d'autres genres de funérailles très analogues à

celles des habitants des steppes de l'Asie Centrale. Ceux-ci, il n'y a pas bien longtemps, avaient coutume de jeter les cadavres dans la steppe.

« Il n'y a pas longtemps que nous enfouissons les cadavres dans la terre », me disaient des Yakoutes de Nam. — « Jadis, nous faisons une petite niche au-dessus du « billerik » ou bien nous mettions le cadavre sous un petit toit en écorce de bouleau, puis nous abandonnions la « yourte ». Le corps pourrissait ou bien était dévoré par les bêtes sauvages » (1889).

On peut retrouver dans certains parages des vestiges de cette antique coutume. Dans l'*ulus* de Kolym, les riches indigènes abandonnent pour longtemps et quelquefois pour toujours la maison où est mort un homme. Dans l'*ulus* de Baïangataï, des indigènes m'ont raconté « qu'il n'y a pas longtemps qu'ils ont cessé de craindre les morts; auparavant, personne n'aurait eu le courage de dormir dans une maison où était un cadavre. Pendant tout le temps qu'il était dans la maison, on allait dormir chez des voisins ou même dehors, en plein hiver » (1884).

Un marchand m'a raconté que « s'étant égaré pendant une tourmente, il avait trouvé sur son chemin une « yourte » abandonnée. Transi de froid, il se réjouissait déjà d'y passer la nuit mais il se hâta d'en déguerpir car il y découvrit le cadavre d'une riche Yakoute, tout emmitouflée dans des fourrures » (*Ulus* de Kolym, 1882).

D'après une coutume bien plus antique, on tuait les vieillards : cet usage s'était conservé jusqu'à nos jours, chez les « Tchouk-tché ». Il y a longtemps de cela, quand les Yakoutes ne connaissaient pas encore Dieu, avant l'arrivée des Russes, le père ou la mère, se sentant trop chargés d'années ou trop malades, priaient leurs fils ou un cousin de les tuer. On convoquait les voisins, on tuait du bétail, du bon bétail gras, et on festoyait pendant trois jours. Celui qui était destiné à la mort occupait la place d'honneur, recevait les meilleurs morceaux, était attifé de ses plus belles hardes. Le troisième jour, un membre de la famille l'emmenait dans la forêt, sur le

bord d'une fosse creusée d'avance, l'y poussait et l'y enterrait vif avec des armes, des ustensiles, des vivres et des chevaux. Quelquefois, on enterrait avec le vieillard sa femme et ses esclaves. D'autres fois, on ne les ensevelissait pas : on les laissait mourir d'eux-mêmes ; quant aux chevaux et aux bœufs, on les attachait à un poteau non loin de là et on les y laissait mourir de faim (*Ulus* d'Aldan Baïangataï, 1886). A Aldan, j'ai entendu dire que des Cosaques avaient naguère trouvé dans ces parages une riche Yakoute, vêtue de fourrures et qu'on avait déposée dans une fosse ; les Cosaques l'auraient sauvée, baptisée, et elle aurait encore vécu longtemps (Aldan, 1886).

Suivant d'autres légendes, on étouffait le vieillard en lui donnant à manger un long morceau de viande coriace (*Ulus* du Kangalas Occidental, 1890). Laisser mourir ses parents de mort naturelle était considéré comme une honte pour le fils « qui avait permis aux mauvais esprits de les dévorer impunément » (*Ulus* de Nam, 1888¹).

Il est fort probable que ces diverses coutumes mortuaires étaient en vigueur à la même époque dans les différentes parties du pays et peut-être même existaient-elles côte à côte. Cependant toutes ces coutumes avaient un caractère commun : on déposait auprès du mort ou bien on détruisait les ustensiles dont il aurait pu avoir besoin, ainsi que des chevaux, du bétail. Dans le pays pour lequel il parlait, la vie était la même que sur la terre.

1) Gmelin, qui a exploré la Sibérie au xviii^e siècle, raconte « que les Yakoutes étaient pleins de vénération pour les *beaux arbres* et, quand un d'eux leur avait plu particulièrement, ils se faisaient ensevelir à son pied. Auparavant, les Yakoutes mettaient leurs morts sur des branches élevées ou bien les laissaient dans les yourtes où ils étaient morts et qu'on abandonnait aussitôt. Les Yakoutes de distinction faisaient brûler sur un bûcher les serviteurs du défunt, pour qu'ils le servent dans l'autre monde. Depuis que les Yakoutes sont sous la domination russe, ce fait ne s'est produit qu'une seule fois » (*Reise*, t. II, p. 477). Je n'ai pas entendu parler de ces sacrifices sur un bûcher. Les « Tchouk-tche » tuent les vieillards d'un coup de lance : c'est le devoir de l'enfant le plus chéri. Le meurtrier ne voit pas la victime qui est cachée sous une tente et qui dirige elle-même vers le cœur la pointe du fer.

D'après les idées des Yakoutes, tout ce qui existe a une âme et peut mourir. Objets, personnes, apparitions ne diffèrent que par le degré de vie. Herbes, arbres, pierres, montagnes, même les étoiles, tout vit. C'est un mode de généralisation commun à tous les peuples primitifs et qui ramène tout au monde animal : le chamanisme l'a ordonné sur le patron de la société humaine et en l'identifiant à la vie humaine.

Avant d'aborder l'examen de l'organisation des esprits, je citerai à l'appui de cette dernière hypothèse quelques légendes yakoutes très répandues, sur les pierres, les plantes, les animaux, les corps célestes.

« Il existe une pierre, la *sata*, que fait mourir l'éclat du soleil » (*Ulus* de Nam, 1887).

« La pierre *sata* jetée dans de l'eau bouillante se met à courir, à crier, et puis meurt » (*Ulus* de Nam, 1887, de Kolym, 1883). C'est une pierre merveilleuse qui peut attirer les vents, la tempête, la sécheresse. Tout voyageur voudrait bien l'avoir, car si on l'attache sous la crinière du cheval, cette pierre fait souffler un doux et frais zéphyr qui chasse les moustiques. Il faut la chercher dans les endroits frappés par la foudre : elle prend aussi naissance dans les entrailles des chevaux, des bœufs, des ours, des loups, des chiens, des canards, des oies, des aigles, etc. etc. La « *sata* » de loup est la plus puissante : elle peut causer la sécheresse. Une « *sata* » ordinaire peut exciter le froid en plein été : elle peut même appeler la neige et les vents. Elle a la forme d'une tête humaine, mais est bien plus petite. Il suffit de la tenir dans une main dirigée vers le point de l'horizon d'où on veut voir souffler le vent, pour que ce phénomène se produise aussitôt. Pour obliger la « *sata* » à agir, il faut la battre d'importance : pour chaque coup reçu, elle donne une journée de mauvais temps. En même temps il faut réciter des conjurations : « Que mon enfant perde la vie... que mon bétail crève... que ma femme meure. Je ne connais pas le péché (*ai*), je ne connais que toi, ô « *sata* ! »

On ne peut pas tenir de « *sata* » à la maison : il faut l'en-

velopper dans les poils de l'animal qui lui a donné naissance et la tenir soigneusement cachée dans un trou. Une fois morte, la « sata » ne se distingue en rien des autres pierres (*Ulus* de Nam, 1888)¹.

Ce qui agit dans la « sata », ce n'est autre chose que la force répandue dans tout l'univers, mais avec plus de puissance. Chaque chose : rocher, arbre, buisson, montagne, torrent, herbe, fleur, et surtout les objets confectionnés par la main de l'homme, possèdent une substance intime, un être, une âme, l'*itch-tchi*², qui leur permet de vivre et d'agir. Une légende raconte que « l'âme d'un arbre s'était offensée, parce qu'on y avait attaché un chameau : elle s'envola et l'arbre se dessécha » (*Ulus* du Kangalas occidental, 1891). Les Yakoutes vénèrent les arbres, vieux et beaux : ils leur offrent même des sacrifices. Gmelin parle d'un pin qu'on honorait dans les environs de Yakouts³.

Les étoiles (*soulous*) vivent, aiment et souffrent, mais seulement les étoiles qui « marchent dans le ciel » (planètes). Les autres, les étoiles fixes, ne sont que « des fenêtres du monde », des ouvertures laissées pour l'aération des différentes sphères du ciel qui sont au nombre de neuf⁴. Les Yakoutes appellent la voie lactée « la couture du ciel » (*sis hallan*). Les comètes et les étoiles filantes (*syndys not*), ce sont des esprits mourants. Les Yakoutes appellent toutes les planètes « Tcholbou » mais cette dénomination s'applique surtout à Vénus « qui est une jeune fille d'une beauté éclatante, fille des esprits ».

1) Gmelin fait mention de la *sata* (*Reise*, t. II, p. 510). Je crois qu'il existe une certaine relation entre la *sata* et la pierre *iada* que les Uigurs savaient travailler, d'après les sources chinoises. Cf. W. Radloff, *K. woprosu ob uigurach*, p. 110.

2) En langue uigur, c'est l'*iez* intérieur. Cfr. Radloff, *Alltürken Inschriften*, p. 102.

3) *Reise*, t. II, p. 497. Je veux attirer l'attention sur le culte des arbres chez les Uigurs que flétrit si vivement Djouweïnou, écrivain arabe du XIII^e siècle, dans son *Tarich-Dje-Mangouchai*. Cfr. W. Radloff, p. 62.

4) Quelquefois on parle de 12 cieux, mais il y en a qui n'en comptent que 5 ou 7.

« Vois-tu cette lumière qui scintille, me disaient des Yakoutes en me montrant la planète qui brillait au firmament, ce sont ses yeux qui ont un tel éclat. Elle est l'amante du fils des esprits « Urgiel » (la Pléiade). Ils tendent l'un vers l'autre, et quand ils sont l'un près de l'autre, leurs frissons, leur respiration haletante excitent de violents orages sur la terre ; en plein été, la neige tombe à l'épaisseur d'une coudée. Tout ce qui vit souffre et meurt.

« Voilà pourquoi c'est un mauvais signe quand Tcholbou s'élève et va se rapprocher d' « Urgiel » (Pléiade), (Aldan Baïangataï, *Ulus*, 1885).

« La lune a enlevé une jeune fille, une orpheline que martyrisait sa belle-mère : en plein hiver, elle l'envoyait, pieds nus, chercher de l'eau. La lune l'a enlevée avec un buisson pendant qu'elle suivait la route, les seaux à la main. On la voit très bien pendant la pleine lune et, à mesure que l'orpheline grandit (*toulouïah-yi-itçh-tchi*), la lune grandit aussi (*Ulus* de Nam, 1887). « Quand la lune décroît, c'est signe qu'elle entre dans la maison où elle demeure avec l'orpheline : quand il y a pleine lune, elle va chercher de l'eau avec la jeune fille (*Ulus* de Kolym, 1884).

« Des loups et des ours dévorent la lune pour avoir enlevé la jeune orpheline. Tous les 28 jours elle repousse; mais les bêtes se remettent à la ronger » (Wierchoïansk, 1880).

De même que des individus donnent naissance à des tribus humaines dont chacune a son chef (*toïon*) et son représentant, de même, dans l'univers, prennent naissance des lignées d'esprits habitant des endroits déterminés et leurs chefs sont les maîtres de ces endroits (*doïdou itçh-tchi doïdou ich tchi toïono*). Il y a donc des esprits de montagnes, de bois, de forêts, de rivières, de lacs, enfin de localités tout entières.

En certains lieux, sur les cols des montagnes, aux gués, dans les endroits où se dressent des rochers menaçants, dans les forêts sombres et touffues, à l'entrée des grottes et des

cavernes, aux sources ou dans les lieux sonores où parle l'écho, où se fait entendre le clapotis des cascades, dans les terrains riches, dans les grasses prairies, sur les eaux où les poissons abondent, aux endroits néfastes où votre cheval peut se noyer dans la boue ou bien où la foudre se plaît à frapper, où apparaissent les feux follets, là où se posent les aigles, où s'accouple le bétail, en tous ces lieux il faut déposer des offrandes, il faut jeter *aux propriétaires de l'endroit* quelque chose comme prix de rachat, fût-ce même un chiffon, quelques crins du cheval, quelques vivres, une petite monnaie, selon l'horreur qu'inspirent les lieux et la puissance de l'esprit.

C'est quelque chose dans le genre de ces rançons qu'avait à payer par exemple une jeune Yakoute fraîchement mariée traversant avec son mari des localités habitées par d'autres tribus (*oloh.*) Ces offrandes ont le cachet des cadeaux que les hommes s'offrent en signe d'amitié. Aux passages difficiles dans les montagnes se dressent d'antiques poteaux (*seroié*) couverts d'oripeaux, de chevelures, etc. Actuellement, on y plante des croix sur lesquelles les voyageurs continuent à accrocher des cordes, des cheveux, à déposer des galettes au beurre, de petites pièces de monnaie. Il faut être toujours en bons rapports avec les *toïons*, que ce soient les *toïons* des tribus humaines ou célestes. Il ne faut donc pas siffler dans les montagnes et troubler le repos des vents qui dorment. Il est imprudent de cracher dans une rivière, de chanter et de causer à haute voix dans les sombres fourrés, pleins d'échos : il faut se garder surtout de pester contre la route si elle est mauvaise. Quand des caravanes traversent de hautes chaînes montagneuses, le plus sérieux des guides, quand il n'y a pas de chamane, jette du beurre fondu à droite et à gauche, en priant « les montagnes de ne pas regarder les hommes d'un mauvais œil, ni de faire des appels furtifs aux femmes ».

Mais les *itch-tchi* ou, comme on les appelle quelquefois, les *itch-tchité*, ne sont toujours que esprits de bas étage, des manifestations d'une vie inférieure, bien qu'ils puissent être

assez puissants. La vie supérieure ne commence qu'avec le souffle (*tyn*). Un être vivant s'appelle un être « qui respire » (*tynnah*). En plus de l'*ich-tchi*, l'être vivant possède le *sür*. Toutes les créatures vivantes, en commençant par les insectes et les vers, en finissant par les oiseaux et les animaux, possèdent ce *sür*. Il y a des *sür* de différentes qualités et de différentes puissances. Quoique petits, le lézard et le serpent sont des êtres mystérieux, dangereux. Parmi les oiseaux, c'est la perdrix, à la voix perçante, à l'essor brusque, les vanneaux aux cris plaintifs, qui voltigent en guirlandes au-dessus des eaux, le grand *nour* noir (canard *gagara*) dont le sifflement aigu se fait entendre dans l'ombre du crépuscule, le corbeau solitaire, fils des sombres divinités, tous ces oiseaux, quelles que soient leur taille et leur force sont des oiseaux chamaniques aux *sür* magiques. L'aigle les domine tous : c'est l'animal-roi (*toïon-kil*).

« Si on voit un aigle dans son rêve, c'est mauvais signe. » L'aigle est un oiseau céleste, l'oiseau d'Aï-Toïon (le Seigneur Créateur) (*Ulus* de Nam, 1888). « C'est un mauvais présage de voir un aigle et, là où il a coutume de voler, il doit se produire un malheur ! » (*Ulus* de Nam, 1889). Près d'Aldan, des aigles s'étaient mis à planer au-dessus de la maison d'un riche Yakoute : il fit aussitôt tuer un bœuf, fit mettre une table au dehors avec une soucoupe pleine de sel, des petits verres en argent pleins d'eau-de-vie, une assiette pleine de graisse, de viande, de foie, de cœur. Puis tout le monde se retira. Les aigles enlevèrent toutes ces victuailles : le Yakoute considéra cela comme un bon signe pour lui ; ses affaires devaient bien aller, ses chevaux devaient prospérer (*Ulus* de Baïagantaï, 1885). Les aigles savent être reconnaissants ; mais ils savent aussi se venger. Un chamane m'a raconté qu'un aigle qu'il aurait pu tuer et qu'il avait épargné, lui jeta comme récompense une pierre « sata ». Par contre un Yakoute qui avait tué un aigle fut ensuite sujet à des convulsions (*maou-rrière*) ; sa sœur devint bancale. L'un et l'autre moururent en souffrant atrocement (*Ulus* de Nam, 1887).

« Si tu trouves un aigle mort ou ses os, ramasse-les, mets-les dans un petit *arakas* que tu accrocheras aux branches d'un arbre en disant : Envole-toi, ô oiseau, vers ta patrie ; ne redescends plus sur la terre. J'ai caché tes os de bronze dans un *arakas*, j'ai recueilli tes os d'argent. » Une telle action vous portera bonheur » (Aldan, 1885). En général, les Yakoutes n'abandonnent pas sur le sol les os des animaux utiles ou enchantés. On peut souvent trouver au milieu d'un bois des crânes, des vertèbres de bœufs ou d'autres mammifères comme les rennes, les lièvres, les renards, qu'on a accrochés à l'extrémité d'une branche. Il faut surtout éviter de laisser traîner sur le sol les os des animaux sauvages, tués à la chasse. Il est possible que cette coutume, ainsi que celle de mettre les morts dans des *arakas*, aient été empruntées par les Yakoutes aux Toungouzes. Sur la route qui va de Ustansk à Wierchoïansk, dans une vallée déserte au milieu des montagnes, j'ai trouvé un de ces *arakas* qui avait la forme d'un nid monté sur pied, rempli d'ossements de rennes sauvages.

Les Yakoutes vénèrent tous les oiseaux de proie. Dans les contes, on parle souvent du faucon (*moksogal*). Le Yakoute lui donne le surnom amical de « chasseur » (*boultchout*). Une Yakoute de l'*Ulus* de Nam ne voulait pas manger un canard sauvage qu'on avait enlevé à un faucon : « C'est un péché (*ai*) de profiter du travail d'autrui... il a dû pourtant se fatiguer pour l'attraper » (*Ulus* de Nam, 1887). D'après les croyances yakoutes il ne faut parler qu'en termes très prudents, non seulement des oiseaux, mais aussi de tous les êtres auxquels on a affaire, que l'on chasse, même des poissons que l'on pêche (surtout de ceux qui ont des dents), même des objets que l'on utilise.

Un Yakoute qui pêche n'appellera jamais un brochet par son nom, *sordoug* ; il lui donnera quelque autre dénomination inventée pour l'occasion ; quand on voyage, il ne faut pas nommer la hache, le cheval, la selle par leurs noms usuels. En effet, quand on prononce les noms qui leur sont

propres, on attire l'attention des esprits ou bien on offense les objets eux-mêmes qui se perdent, s'abiment, se cassent. Dans cette croyance, on trouve un fond commun avec l'idée du respect qu'on doit aux voisins, aux compagnons de travail, aux personnes utiles et alliées.

Quant aux puissants carnassiers comme le loup, l'ours, il faut se garder d'en parler, mais pour une autre raison. « Ces bêtes entendent tout ce qui se dit et se vengent des offenses » (*Ulus* de Kolym, 1884). Le plus puissant de tous les quadrupèdes du pays, l'ours noir est considéré par les Yakoutes comme « le seigneur des bois et des forêts (*oïouz toïon, tié toïon, tié taly-toïon*). Les indigènes ne prononcent son nom que quand ils y sont obligés. Ils le nomment *äsié*, ce qui veut dire « vieillard ». Mais ce nom ne plaît pas à l'ours : on l'appelle pour cela *kok* « noir » ou tout simplement « esprit des forêts ». Il existe des milliers de légendes sur la finesse, l'intelligence, les qualités surnaturelles de cet animal.

« L'ours est aussi intelligent que l'homme et même plus. Il sait tout, il peut tout, il comprend tout. S'il ne parle pas, c'est que tout simplement il ne veut pas payer d'impôts » (*Ulus* de Kolym, 1883). « L'ours est un mauvais esprit et le plus mauvais est celui qui porte une queue » (*Ulus* de Kolym, 1883). « Ne dis pas de mal de l'ours, ne te vante de rien : même s'il est loin, il entend tout et ne pardonne rien » (*Ulus* de Kolym, 1882). Les Yakoutes le représentent comme un être puissant, méchant, mais chevaleresque. Il n'attaque pas les humbles, les faibles. Il suffit de tomber à genoux devant lui et de l'implorer par ces mots : « Roi des forêts, pense à tes forêts ; roi des fourrés, pense à tes fourrés ; roi des futaies, pense à tes futaies... Va-t'en ; nous ne te troublons pas, nous ne faisons rien de mal, laisse-nous. » Alors l'ours s'attendrit et épargne sa victime (*Ulus* de Kolym, 1883). Quand les femmes rencontrent un ours, elles découvrent leur poitrine et s'écrient : « *Kütym, Kütym* (je suis ta belle-fille, ta belle-fille) ». Pris de pudeur, l'ours s'enfuit aussitôt (*Ulus* de Kolym, 1883).

Dans les montagnes de Wierchoïansk, on m'a raconté toute une histoire sur un ours qui aurait entraîné dans sa tanière une femme qui était allée cueillir des fruits dans les bois. Il aurait vécu maritalement avec elle pendant trois ans. En été, il lui apportait des oies, des canards, des cygnes, des lièvres, des racines, des baies. En hiver, il lui donnait sa patte à sucer, il la réchauffait contre son propre corps, la couvrait de riches fourrures dont il s'emparait à son intention. Elle réussit enfin à revenir chez les hommes : elle arriva nue, sauvage, muette (*Ulus* de Wierchoïansk, 1881). « L'ours est fier. Pour se distraire, il trace des traits sur l'écorce des arbres aussi haut qu'il peut atteindre. Si un chasseur s'avise de faire une encoche plus haut que la sienne, il considère cela comme une provocation et se met aussitôt à la recherche de son adversaire. Les chasseurs qui sont sûrs d'eux-mêmes font ainsi quand ils ont besoin d'une peau d'ours » (*Ulus* de Kolym, 1888). « Un jour, un certain héros se trouva sans armes, nez à nez avec un ours. Or, il avait déjà tué beaucoup d'ours ; il savait donc que ceux-ci l'avaient pris en haine et désiraient beaucoup le tuer. Il usa de ruse et fit honte à l'animal : « Tu n'as donc pas honte de m'attaquer ainsi à l'improviste ? Avant de vous assaillir, ne vous ai-je pas toujours réveillés dans vos tanières, ne vous ai-je pas avertis ? Laisse-moi m'en aller aujourd'hui ; je reviendrai demain ici, sans armes. Nous mesurerons nos forces. » L'ours y consentit. Le chasseur revint le lendemain, le poing entouré d'une lanière de cuir. Il frappa l'animal à la tête et le tua » (*Ulus* de Kolym, 1883).

Dans cette légende, on attribue manifestement à l'ours des sentiments sociaux : le désir de venger ses frères et la courtoisie des guerriers barbares. Voilà pourquoi les Yakoutes ne tuent aucun puissant animal dans sa tanière sans le réveiller. Quand on a cerné un ours, on lui crie avant de le frapper : « Debout ! une armée est venue te combattre » (*Ulus* de Kolym, 1883). Quand on a tué un ours, il faut lui demander pardon, lui chanter un hymne. Après la chasse,

chacun des chasseurs boit du sang chaud de l'ours dans une petite terrine et mange un morceau de son cœur, de son foie, de sa graisse. Puis, en se tournant vers le ciel, ils crient : « *Ouh* » ! (Aldan, 1885).

Un ours n'est pas un animal proprement dit : c'est un sorcier. Un vieux chasseur me soutenait qu'il suffit de regarder le corps d'un ours écorché pour constater une grande analogie avec celui de la femme : la poitrine, les pieds, tout est comme chez la femme. Dans certaines légendes, on parle même d'hommes métamorphosés en ours. « Jadis vivait un chasseur yakoute. Il n'était pas riche, mais par contre il était très habile à la chasse. Il était toujours amplement muni de vivres et de fourrures. Mais une chose étonnait beaucoup sa femme : il restait fort peu de temps à la chasse et revenait toujours chargé de butin. Elle fut prise de jalousie : elle crut que son mari recevait des cadeaux de ses amantes. Elle entreprit de le surveiller : un jour, elle le suivit. Arrivé dans un fourré désert, son mari franchit d'un bond un tronc d'arbre renversé et fut aussitôt changé en un grand animal, aux griffes puissantes. Elle en fit autant : ils s'enfoncèrent tous les deux dans les bois et ne revinrent jamais. C'est ainsi que prit naissance la race des ours » (Wierchoïansk, 1884).

J'ajouterai que, d'après les légendes, *l'ours noir* (*Mara äsiä*) était le descendant des *racés maternelles* (*il-usa*). Parmi les *racés paternelles* (*aga-usa*), il y en a beaucoup qui portent le nom d'*ours-äsié*.

Parmi les animaux non-carnassiers, c'est l'élan qui est en grand honneur chez les Yakoutes, surtout le mâle. Les Yakoutes racontent que « trois frères, tous les trois chasseurs, en suivant un élan à la petite piste, arrivèrent jusqu'au ciel où ils souffrirent beaucoup de la faim et de maintes aventures. Un d'entre eux mourut ; les deux autres, ainsi que l'élan et le chien, furent changés en étoiles. » Je n'ai pas pu savoir le nom de la constellation qu'ils ont formée : les uns m'ont indiqué la Grande Ourse (*arangas soulous*,

l'étoile polaire rousse), les autres Orion (*Ulus* de Kolym, 1883).

Dans les « kapsianes » (contes) yakoutes, on remarque une coordination très habile des animaux, très concordante avec leurs caractères respectifs. Ils ont leur état social, leurs clans, leurs « toïons » ou chefs, leur plèbe, leurs diètes, leurs confédérations et alliances. De même pour les oiseaux. Cependant, l'âme d'un animal quelconque, même le plus haut placé dans l'échelle animale, est très différente de l'âme humaine.

Dans l'homme logent trois âmes : outre l'« itch-tchi » et la « sour », il possède encore la *koute*. Parmi les animaux, le cheval seul possède une « koute » ; c'est quelque chose comme une vague image de l'homme, comme une ombre. « De même que dans une ombre, nous voyons trois parties : une grande et pâle, l'autre plus petite et plus foncée, et enfin au milieu une partie complètement sombre, de même chez l'homme, il y a trois âmes » (*Ulus* de Nam, 1888).

L'homme a trois âmes : quand il en perd une, il est indisposé ; quand il en perd une deuxième, il est malade ; s'il perd la troisième, il meurt (*Ulus* de Nam, 1888).

D'après votre ombre, le chamane reconnaît si vous êtes malade ou si un danger vous menace. L'ombre d'un malade ou d'un homme menacé d'un danger est tout pâle (*Ulus* de Nam, 1888).

« Un jour, me racontait un Cosaque de Kolym, j'étais assis avec des Yakoutes sur un banc et un chamane jetait des sorts. Le feu brûlait dans l'âtre. Les sorts étaient petits. Je rêvassais, quand, tout à coup, j'entendis le chamane pousser un cri perçant. Je regarde : toute la société est en émoi. Le chamane s'était jeté par terre et se glissait sous le banc : là, il se démena pendant quelques instants, puis il se releva et me lança à la figure quelque chose de froid. Je ne comprenais rien à cette scène, mais on m'a plus tard expliqué que mon ombre s'était enfuie, ce qui aurait pu m'occa-

sionner une très grave maladie : le chamane était allé la ratrapper et l'avait remise en place » (Alazéï, *Ulus* de Kolym, 1884).

Les Yakoutes défendent à leurs enfants d'agacer leur ombre, de sauter par-dessus, de lui jeter des pierres, de l'obliger à faire des gestes indécents etc. (*Ulus* de Nam, 1888). Cette « koute » humaine n'est pas plus grosse qu'un petit charbon.

Un chamane peut trouver la « koute » d'un malade dans la partie gauche de la chambre, dans la terre. Quand on la prend dans la main, elle remue ; elle est si lourde qu'un chamane ne peut se lever en la tenant : il faut au moins quatre hommes pour la soulever (Aldan, 1885).

Pendant le sommeil, l'âme quitte quelquefois l'homme, erre au loin : si elle rencontre quelque chose en route qui l'arrête ou qui lui fasse du mal, l'homme en souffre : il devient triste et il ne sait pas pourquoi (*Ulus* de Nam, 1887).

Pendant le sommeil, l'âme s'envole et voit ce qui se passe au loin, ce qui va arriver (*Ulus* de Nam, 1887).

Certains hommes ont des âmes extraordinaires qui prophétisent pendant qu'ils dorment (*teulah teuseur*). Leurs rêves se réalisent. Ils voient tout dans le rêve (*Ulus* de Nam, 1887).

Après la mort, l'âme erre encore quelque temps autour du corps, visite les lieux que l'homme fréquentait pendant sa vie, s'efforce de terminer les travaux qu'il a abandonnés. Quand, la nuit, le silence règne dans la maison, les âmes des hommes morts viennent jeter du foin au bétail, déranger les harnais, les courroies ; les âmes des femmes lavent la vaisselle, balayent la chambre, font l'ordre dans le grenier, dans les coffres, soupirent, chuchotent. Quelquefois, les vivants peuvent voir les morts assis tranquillement dans la lumière du foyer ou bien traversant les champs. Mon ami, le chamane Tüspüt, qui naturellement était très souvent témoin de ces sortes d'apparitions, me disait qu'un vieux Yakoute et une Yakoute qui venaient de mourir dans ma

maison, ne cessaient d'errer autour de lui, de parler le soir; il me soutenait que c'étaient eux qui la nuit faisaient du bruit dans le bahut, qui frappaient contre les murs. Tous les habitants de la maison excepté moi entendirent ces bruits, et ce n'est que quand on eut mangé la tête d'une bête sacrifiée comme « haïliga », que ces âmes nous quittèrent (*Ulus* de Nam, 1887).

Les âmes tranquilles, débonnaires, douces, s'en vont dans une contrée inconnue et habitent, dans un état de demi rêve, des lieux déserts. Mais il y a beaucoup d'âmes qui ne peuvent jamais se calmer. Elles errent éternellement sur la terre; quelquefois, elles se réunissent en bandes; crient, bavardent, se querellent et quand elles s'envolent, on entend un bruissement, comme si un oiseau avait volé, comme si une brise avait soufflé. Il y a des hommes qui ont la faculté de voir plus intense que les autres : ceux-là peuvent tout voir, m'affirmait Tüspüt, déjà cité. Les âmes inquiètes s'appellent *üör*.

Devient *üör* après sa mort, quiconque répond aux esprits qui lui demandent ce qu'il a laissé sur la terre : une maison, du bétail, un mari, une femme, des enfants, un père ou une mère, et qui, quand on lui demande s'il veut les revoir, répond : « Oui » (*Ulus* de Nam, 1888).

Tous ceux qui meurent jeunes, qui n'ont pas vécu le temps qui leur était destiné, tous ceux qui ont péri de mort violente, les noyés, les suicidés, tous ceux qui n'ont pas été enterrés suivant les rites de l'Église, tous ceux-là deviennent *üör*.

Auparavant, tout le monde devenait *üör* après sa mort; mais il y en a moins « depuis que nous avons connu Jésus-Christ » (Aldan, 1885).

Les *üör* se tiennent dans les endroits qu'ils ont habités pendant leur vie, ils inquiètent surtout les personnes de leur famille, exigent à tout moment des sacrifices, leur apparaissent en rêve pour leur prédire des malheurs. Quand on est hanté par les *üör*, on devient triste, souffrant, on dort mal, fiévreusement, on est sujet à de violentes crises hystériques (*mänriar*).

Le lendemain de ses noces, Masioutara s'est mise à geindre et à s'agiter (*ämüriatchik*). Les âmes de son frère et de sa sœur défunts parlaient en elle, car on avait oublié de jeter du feu, de la viande, de la graisse et de l'eau-de-vie en sacrifice.

Il fallut aller quérir le chamane, car autrement la jeune femme aurait pu rester *manriär* (hystérique) pour toute la vie (Wierchoïansk, 1887).

Mon voisin Constantin était sujet au mal des Yakoutes. Il avait souvent mal à la poitrine, aux entrailles, il avait des crampes, des battements de cœur. On fit venir le chamane. A la première séance, il ne put rien découvrir : les esprits s'enfuyaient. A la deuxième séance, le chamane déclara que de nombreux « *üör* » hantaient le malade : le plus acharné de tous était sa femme défunte qui, de son vivant, l'avait beaucoup aimé. Elle ne voulait pas abandonner son mari, répétant sans cesse : « Il est à moi ! Il est à moi ! Je veux l'emmener ! ». Les « *üör* » réclamaient de l'eau-de-vie et un bœuf roux, à la tête blanche, au poitrail blanc, à la queue blanche à son extrémité. Constantin, homme avare, aima mieux être malade plutôt que de faire le sacrifice demandé et d'habituer ainsi les « *üör* » à prélever ces sortes de taxes (*Ulus* de Nam, 1887). « Quand j'étais petite, me racontait une vieille Yakoute, j'ai eu une très grave maladie. Pendant neuf jours, je ne mangeais ni ne buvais. Je m'agitais sur mon lit comme un poulain effrayé. Les grandes personnes mêmes ne pouvaient me maintenir. Enfin, on eut recours au chamane. Pendant sept jours, il travailla,.. il appelait tous les esprits,.. tous répondaient : « Ce n'est pas nous ! » Il ne pouvait plus deviner le nom de l'esprit qui me hantait. Cependant, mon mal empirait. On croyait déjà que j'allais mourir. Enfin, vint nous voir un ami qui avait quelquefois des rêves prophétiques (*téilah tüsür*). Il s'étendit sur un banc et s'endormit. Quand il se réveilla, il raconta qu'il avait vu en rêve mon grand-père maternel défunt qui s'était assis près du foyer, les jambes allongées (pose favorite des Yakoutes) et qui remuait les cendres du foyer avec sa canne, en répétant : « Leurs yeux ne me voient pas ; leurs

oreilles ne m'entendent pas. Je ne quitterai pas mon enfant chéri... Je reste ici pour l'enlever, pour le dévorer. » Dès qu'on connut la cause de ma maladie, on fit venir le chamane : mais celui-ci ne parvint pas à éloigner l'esprit qui répétait toujours : « Non ! Je ne veux pas partir !... Je ne veux pas dévorer l'enfant... Je la caresse car je l'aime... Est-ce ma faute si elle ne peut pas supporter mes caresses ! » Mais mon père et ma mère le supplièrent tant qu'il partit et je me rétablis aussitôt » (*Ulus de Nam*, 1887).

Les « *üör* » torturent longtemps leur victime et finissent par dévorer son âme, quand elle meurt. Des récits sur l'anthropophagie de certains esprits circulent parmi les Yakoutes. Les héros malfaisants, dans « l'olango », dévorent non seulement le bétail, mais aussi les serviteurs des héros bienfaisants ; ils menacent même ces derniers de les dévorer aussi. Tuer quelqu'un ou le dévorer sont des synonymes. J'ai recueilli quelques légendes, parmi les Yakoutes, sur l'anthropophagie. Il y avait, dit-on, des hommes étranges qui dévoraient surtout les jeunes filles. Les seins et les organes sexuels étaient leurs morceaux favoris (Baïangataï, 1885)¹. Quand ils s'en prenaient aux hommes, ils dévoraient avant tout le cœur, surtout ceux des grands guerriers (de là vient probablement la coutume des chasseurs de boire du sang chaud et de manger le foie et le cœurs de l'ours fraîchement tué). Naturellement, l'anthropophagie, dans le sein même de la tribu, était impraticable : car même les loups ne dévorent que leurs compagnons malades ou blessés.

Cette conception d'« *üör* » anthropophagés a dû naître à des époques très reculées. Ce qu'il y a de frappant dans les « *üör* », c'est la solidarité qu'ils observent en ne trahissant pas leurs compagnons et le sentiment familial qui se manifeste chez eux ; car ils n'exigent le culte qui leur est dû que de la part des membres les plus proches de leur famille. De même

1) Il est curieux de constater que l'ours, quand il tue des hommes ou des bestiaux, recherche aussi ces parties du corps.

que, parmi les hommes vivants, on rencontre des individus extraordinaires, influents, vaillants, bons ou mauvais, de même parmi les morts, les « *üör* » se distinguent les uns des autres par leur puissance ou leur caractère. Certains « *üör* » peuvent jeter la terreur dans toute une localité. L'« *üör* » d'une suicidée a pendant longtemps fait régner la terreur dans tout le Suntar (*Ulus* de Wilup)¹. Les « *üör* » Talagabyt, de l'*ulus* de Batourous, et Dalagai, de l'*ulus* Mengé, furent longtemps fameux dans tout le pays². Tous ceux qui ont eu une fin extraordinaire, qui, de leur vivant, ont montré un caractère sévère, une volonté inébranlable, un grand courage, qui se sont distingués par de sanglants exploits, par l'élévation de leur âme ou par d'infâmes passions, tous les impotents, les monstres, tous les hommes *extraordinaires* deviennent des « *üör* » qui se distinguent des autres. Leur puissance dans l'autre monde ne dépend plus des richesses qu'ils ont possédées, mais de leurs qualités personnelles. Souvent, une grande injustice dont on a eu à souffrir dans la vie, vous donne après la mort une grande puissance sur les vivants. « Jadis, vécut dans le peuple Bologour³, un chamane vieux et pauvre. Il avait sept enfants et un bœuf blanc sur lequel il hissait ses enfants pour les mener de voisin à voisin, car il était *itimni* (mendiant à la charge de la tribu). Or, on lui vola son bœuf; il ne put donc plus aller mendier avec ses enfants; ceux-ci se mirent à crier famine; quelques-uns tombèrent malades, puis moururent. Le vieillard en devint fou. Il creusa une fosse, y mit ses petits, alluma du feu tout autour; quand il vit ses enfants dévorés par les flammes, il frappa dans son tambourin et appela Oulou-Toïon, le plus puissant des esprits, pour lui montrer à quoi les hommes l'avaient réduit. Oulou-Toïon lui permit de prendre pour se venger autant d'enfants que le bœuf volé avait de poils. Après

1) D. A. Koczniow, *Oczerki jur... byla Jakutow*, 31.

2) Popaw, *Izwiestija w Sibir. Od geogr. Ob.*, 1886, t. XVII, n° 1-2, p. 131.

3) Nosleg (commune) de Bologour dans l'*ulus* de Batourous : dans le *nosleg* on m'a montré un flot sur lequel il aurait vécu.

sa mort, le vieux chamane devint un puissant « *üör* » qui tuait les petits enfants et qu'aucun chamane ne pouvait éloigner. Maintenant qu'il a obtenu sa compensation, il a perdu sa puissance : personne ne veut plus rien lui donner et le plus faible chamane peut l'éloigner¹. » (*Ulus* de Nam, 1887.)

Niemiryra est un puissant esprit qui demeure sur neuf collines couvertes de forêts : c'est elle qui envoie aux femmes et aux jeunes filles, la rage, la folie, la « maladie criarde » (hystérie), qui les pousse à mordre et à griffer tout le monde. C'était la fille d'un riche *toïon*. Elle avait contracté un heureux mariage, elle avait un enfant et, un jour que son mari, plein de respect, la ramenait à la maison sur « neuf chevaux »; en passant sur « la neuvième colline boisée », il lui arriva malheur. La nuit, pendant qu'on dormait, la jeune femme fut prise tout à coup de délire : elle tua son enfant, en suçait le sang, en dévora la chair, puis se jeta sur son mari et sur les autres compagnons de voyage et se mit à les mordre et à les griffer furieusement. On parvint, à grand'peine, à la ligoter et on l'enferma chez elle dans une chambre grillée. Elle y vécut encore longtemps et, après sa mort, elle devint un puissant esprit à qui il faut offrir une jument grise aux épaules noires que l'on promène « sur neuf collines boisées » et qu'on lâche ensuite pour toujours² (Aldan, 1885). La syphilis est le terrible esprit d'une femme russe « qui a une longue pince » et qui est morte de cette maladie. Elle a neuf sœurs et demeure sur un grand rocher escarpé, sur la Léna, au nord de Yakoutsk (*Ulus* de Nam, 1887).

1) Dans l'*ulus* du Kangalas Oriental, dans le *nosleg* d'Oktomsk, on m'a raconté que Dampaï Bradaï, le héros de cette légende, appartenait à leur tribu. Il est évident qu'il y a différentes peuplades qui se l'attribuent.

2) J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir de ces malheureux fous qu'on tient dans des cages : sales, nus, couverts de longs poils, ils grinçaient des dents, comme des bêtes fauves, quand on s'approchait d'eux. A Beïagantaï, un chamane avait déclaré qu'une malade recouvrerait la santé, si son mari s'unissait à elle. Ses parents forcèrent le malheureux garçon à entrer dans la cage et on eut grand'peine à le retirer de là ensanglanté et meurtri.

Cependant, outre les hommes extraordinaires, morts de mort violente, tout chamane, homme ou femme, tout sorcier (*abtah*) devient, après sa mort, un *üör*, esprit dangereux et inquiet, dont la puissance dépend de celle qu'il a eue de son vivant, ainsi que de ses qualités. Ainsi toute tribu, *aimak*, *djon* (dans l'organisation par clans), possède, à part la foule de *üör* ordinaires, quelques puissants esprits (*abass*), les âmes des *toïons*. Ces esprits inquiètent les membres de leur tribu, en exigent des sacrifices ; mais, ils aiment surtout s'en prendre aux étrangers. Cependant, tous n'en sont pas capables, de même qu'une tribu n'est pas toujours en état d'attaquer ses voisins. Il y a pourtant quelques esprits dont la puissance est partout reconnue et qui étendent leur domination sur tout le pays habité par les Yakoutes. Ces esprits, chose curieuse, n'ont aucune puissance sur les étrangers, sur les Européens qui viennent de loin ; même les Cosaques installés dans le pays ne subissent pas tant leur domination que les indigènes. Par suite, les talismans et les sorts sont peu efficaces sur les blancs.

Le trouble que causèrent dans l'organisation de la tribu yakoute leur migration du Sud vers le Nord, leur conquête par les Russes et le changement des conditions économiques qui en résulta, eut son écho dans l'organisation de leur monde supra-terrestre. L'origine traditionnelle de beaucoup d'esprits fut peu à peu oubliée ; d'autres esprits apparurent ; on confondit leurs attributions, leurs lieux de résidence ; certains rapports qui avaient été réels ne devinrent plus que des symboles. Ainsi, par exemple, on ne comprend plus pourquoi telle bête, offerte en sacrifice à tel ou tel esprit, doit présenter certains signes caractéristiques, doit être ointe de certains onguents. Cependant, ce fait qu'on n'offre pas de bétail à l'esprit de la syphilis, mais qu'on lui donne des marchandises achetées à l'étranger, venues du Midi, comme le sel, l'eau-de-vie, la farine, le pain d'épices, le tabac, les calicots, les toiles, les bagues d'or, montre bien

qu'au fond de toutes les exigences au premier abord étranges des esprits existe quelque réminiscence de certaines relations originelles.

Il est probable que seuls ont survécu les esprits très anciens, représentant des rapports très généraux, rappelant des faits extraordinaires ou fondamentaux, se répétant régulièrement dans la vie des Yakoutes. Ces groupes d'esprits se sont partagé le monde et ses phénomènes ; ils sont devenus les « seigneurs » du ciel, des airs, des profondeurs. On les nomme *abasses*. Actuellement ce mot signifie le mal, un mauvais esprit. Mais la racine *ab* ne désignait pas primitivement le mal. *Abtah*, c'est le sorcier, l'homme qui connaît les esprits, qui dispose de forces supérieures. D'ailleurs, le mot *abasses* désigne également des esprits bienveillants. Beaucoup d'esprits réputés mauvais se montrent bons dans certaines circonstances et réciproquement certains esprits dits bons peuvent se venger et faire du mal aux hommes quand on les met en colère.

Les *abasses*, de même que les forces de la nature, peuvent être à la fois bienfaisants et malfaisants ; mais en général, il sont tous *méchants*, car ils contrarient les désirs de l'homme, dressent des obstacles à sa volonté, veulent qu'on s'occupe toujours d'eux, qu'on leur paye tribut ; tous, sans exceptions, nous inquiètent plus ou moins, en commençant par les petits *üör*, en finissant par la bonne déesse de la fécondité, *Aisyt*. La classification des esprits en *bons* et *mauvais* ou plutôt l'attribution aux uns de qualités surtout mauvaises, aux autres de bonnes qualités, n'a pris naissance que fort tard et, comme nous le verrons plus loin, elle n'est pas très rigoureuse.

Évidemment, les premières divisions et les premiers groupements des esprits furent faits sur le modèle de l'organisation du clan. Avec l'évolution des idées dans la tribu, à mesure que se formaient des *aymacks* (alliances des clans) et à leur suite des *djones* (confédérations de clans), à mesure que se précisaient les sentiments sociaux, en même temps,

apparaissaient et se développaient les idées des devoirs, des responsabilités, des châtements par la perte des biens et de la vie, non seulement pour les membres vivants d'une même tribu, mais aussi pour les morts. Les sentiments sociaux, d'abord vagues et ne présentant, à l'origine, que les caractères affaiblis de l'habitude et de la sympathie qui poussent les animaux vivant en troupeaux à se porter mutuellement secours, ces sentiments, dis-je, s'affermirent peu à peu dans les tribus humaines à mesure qu'elles s'accroissaient et finirent par acquérir la puissance et la stabilité d'une obligation morale. C'étaient alors les seules lois morales, fondées sur des besoins tout à fait réels. Dans la lutte pour la vie survécurent seules les tribus qui les perfectionnèrent suffisamment. Des idées appliquées à la vie en société sortit la conception de l'immortalité de l'âme.

Souvent, on voit l'ombre d'un individu dont on aurait dû venger la mort, poursuivre la tribu pendant de longues années. Souvent la tribu expiait jusqu'à la neuvième génération, c.-à-d. jusqu'à l'extinction de la race, le meurtre ou la faute commise par un seul membre. Le corps de l'homme périssait, mais son fantôme survivait et ses congénères le sentaient toujours peser sur leurs destinées. Peut-être qu'à cette époque on mourait rarement de mort naturelle : il est probable qu'on périssait la plupart du temps sous la dent d'une bête sauvage ou de la main d'un ennemi. En tout cas, on constate que simultanément a pris naissance cette idée que *toute mort* (excepté celle qui est donnée par une main chérie) est la conséquence d'une violation des *droits de la tribu* ou bien le résultat de *la vengeance* d'une tribu étrangère. Cette idée s'est conservée chez les Yakoutes jusqu'à une époque très voisine de la nôtre. Ainsi la tribu des Byrdjiks a été exterminée, il y a cent ans, par les Yakoutes de Kangalas, parce qu'un chamane des Byrdjiks, offensé par son gendre, un Kangalas, avait jeté sur cette tribu des « pointes de fer *invisibles* qui frappaient les jeunes gens entre les deux épaules » (*Ulus* de Nam, 1891). Je pourrais citer

beaucoup d'autres exemples où ces croyances se manifestent.

(*A suivre.*)

WENCESLAS SIEROSZEWSKI.